Cinquième Année. — N° 247 Quinze Centimes Dimanche 26 Octobre 1879

# LA RENAISSANCE

## JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS
Un An. . . . . 10 fr.
Six Mois. . . . . 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
*Etranger. . . . . Port en sus*

ADMINISTRATION
Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
*Imprimerie Labaume, cours Lafayette,* 5

RÉDACTION
Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
*Cours Lafayette, 5, Lyon*
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES
Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
*Rue Confort, n° 14*
LYON

## FRANC PARLER

Pendant que les énergumènes de amnistie plénière nous rompent la tête e criailleries dont le résultat le plus lair sera de perpétuer l'exil de leurs rotégés, — les bons journaux réaction-aires s'emploient de leur mieux à émolir la République et le ministère.

Le ministère, c'est déjà fait, disent-s. Le cabinet Waddington ne se tient lus debout que par un miracle d'équi-bre, et il suffira d'une chiquenaude our le mettre à bas. Quant à la Répu-lique, elle ne tardera pas à suivre. — es six cents électeurs de Duchêne-lumbert lui ont donné le coup du pin, et si elle ne se noie pas dans le ng, elle se noiera dans l'eau de Javel.

Par surcroît, la zizanie est au sein du ouvernement; nos Excellences se re-ardent en chiens de faïence ; le prési-ent Grévy, dégoûté du pouvoir, songe rendre son tablier, et l'avenir de notre auvre France se trouve réduit à cette iste alternative : ou la revanche de la ommune, ou une dictature Gambetta-allifet.

Tout cela manque de gaîté, et l'hori-on n'apparaît point couleur de rose.

Seulement, comment se fait-il qu'au ilieu de ces sombres pronostics qui ne léparcraient pas la fin du monde, les rançais n'aient pas l'air de sécher de rayeur?

On a beau nous menacer de toutes es calamités, de la Révolution, de a pituite et de la peste, le gros du ublic semble se soucier de ces prophé-ies sinistres comme Blanqui du sens ommun.

La Bourse suit son bonhomme de hemin, cotant nos rentes à dix-huit ou ingt unités au-dessus du pair, le commerce sans être merveilleux produit des plus-value et des excédants d'impôts qui se chiffrent par quelques dizaines de millions ; la récolte a été mauvaise, c'est vrai, mais grâce aux moyens de transport, aux chemins de fer, à nos relations avec tous les pays du monde, nous ne risquons de manquer ni de blé, ni de pain. En tout cas, ce n'est pas la République qui a supprimé le soleil et ouvert les cataractes du ciel, puisqu'en Espagne, pays royalement gouverné, une province entière vient d'être ravagée par l'inondation. — En Autriche, où le ministère n'est pas livré aux radicaux, les choses ne vont guère mieux, et les nouvelles de Hongrie rapportent que les compatriotes du comte Andrassy sont exposés à subir une double diète.

Nous n'avons donc pas trop à nous plaindre de notre sort, en dépit des croassements de toutes les corneilles cléricales.

Tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes, c'est possible. Il serait préférable, évidemment, que les quartiers de Javel n'allassent pas choisir leurs représentants dans la rédaction du *Père Duchêne*, et que des badauds ne fissent pas la sottise de s'attacher aux pans de la redingote de Blanqui.

Mais comment empêcher cela ? Comment arrêter le courant de la bêtise humaine en général, et de la bêtise politique en particulier?

Nous ne connaissons pas de gouvernement assez puissant, assez fort pour supprimer toutes les excentricités, pour modérer toutes les exagérations qui peuvent se produire dans un rayon déterminé.

Il est matériellement impossible d'empêcher que dans les grandes villes, dans les grands centres industriels, il ne se trouve des circonscriptions, des quartiers perdus où les passions politiques surexcitées ne dégénèrent en extravagances ou en folies.

Pourquoi ? Parce que la détresse, la misère, l'envie qui les accompagne ont élu domicile dans ces carrières d'Amérique du suffrage universel. — Or la misère et l'envie sont mauvaises conseillères, et il n'y a pas de puissance humaine qui empêche un pauvre diable de donner son vote au premier charlatan venu, qui lui promettra le bien-être et la richesse à brève échéance.

Voyons, tâtez-vous, ô conservateurs indignés mais bien nourris, et dites-nous franchement, la main sur la conscience ou plutôt sur l'estomac, si à un certain degré de souffrance et d'infortune vous ne seriez pas tenté de rouler dans l'ornière des électeurs d'Humbert ou des gardes du corps de Blanqui ?

Ce ne sont donc pas tant les électeurs qu'il s'agit de blâmer, que les farceurs qui les exploitent, en faisant vibrer la corde éternellement sensible des inégalités sociales.

Cette exploitation méprisable, la crédulité des niais qui s'y laissent prendre, est un des maux nécessaires, inévitables de toute organisation sociale, de même que la fièvre, les rhumatismes ou les pleurésies pour l'organisme humain.

Tout ce qu'il est possible d'exiger d'un gouvernement, c'est d'en circonscrire les effets autant que possible, et d'empêcher la contagion de se répandre trop loin.

Pour le moment, il n'y a pas péril en la demeure, puisque sur cinq cents députés de la Chambre, on en chercherait vainement une demi-douzaine capables de s'atteler à la charrette d'Humbert ou de Blanqui.

Aussi le danger, si danger il y a, n'est pas de ce côté. Nous le voyons plutôt dans les hésitations et les incertitudes d'un ministère pavé de bonnes intentions, mais qui ne sait pas assez être maître de lui et de sa politique.

Quand MM. Waddington, Le Royer, Lepère, Freycinet et Ferry sont arrivés au pouvoir, ils avaient, nous aimons à le croire, un programme de gouvernement.

Jusqu'à présent, ce programme ne s'est guère manifesté que par le fameux article 7. Mais l'article 7 ne suffit pas à défrayer l'activité et le génie d'un grand pays comme la France.

Par conséquent, le moment est venu de passer à d'autres exercices. Il nous semble indispensable qu'à la rentrée des Chambres, le ministère se présente avec un ensemble de projets de lois et de réformes qui ne permettent plus de l'accuser d'inaction, d'incapacité ou de stérilité.

Ce sera le meilleur moyen d'imposer silence à ses détracteurs intéressés, et de couper court aux semblants d'agitations qui se manifestent.

Quand on travaillera sérieusement, efficacement, on prêtera moins l'oreille aux tapageurs de droite et de gauche qui profitent du vide de la politique pour se livrer à des ébats plus bruyants que périlleux.

Faute de mieux on s'occupe de Chambord, de Jérôme, d'Humbert ou de Blanqui. Taillez-nous de la bonne besogne, Messieurs les Ministres, et vous verrez que la grande, l'immense majorité du pays s'empressera de vous suivre en disant aux brouillons de tous les partis :

Fichez-nous donc la paix !

JACQUES BARBIER

---

Feuilleton de la RENAISSANCE

LA

# Foire aux Idées

Quoique nous ne soyons pas en 1848, il ouffle présentement un vent de conceptions izarres et cocasses qui nous semble justi-er dans une certaine mesure le titre de ce euilleton.

Interrogeons si vous voulez quelques-uns e nos augures, et tâchons de les regarder ans rire.

### Les idées de M. de Chambord.

— Votre Majesté voudrait-elle nous expli-uer en peu de mots le fond de son système olitique ?

— *Le comte de Chambord.* — Rien n'est lus facile. Je suis l'élu de Dieu, je descends u Ciel, par conséquent c'est affaire à Dieu e me réintégrer sur le trône de mes pères, je ne ferai certainement pas un pas pour ela.

— Votre Majesté n'ignore pas que cette raction voulue désole ses partisans les plus nflammés. Mayol de Luppé gémit, Des oux se lamente, Janicot pleure, Veuillot este...

*Le comte de Chambord.* — Que m'importe ! Mes fidèles sont des nigauds de se tourmenter, l'heure de Dieu viendra à son temps. Leur indignation prouve simplement qu'ils n'ont pas la Foi.

— C'est pour cette raison, sans doute, que Votre Majesté a dissous le comité des légitimistes d'action ?

*Le comte de Chambord.* — Evidemment. Agir est contraire à mes principes. Je prétends tenir mon trône non des intrigues des hommes mais de la volonté de Dieu seul. J'entends être roy en un mot par l'opération du Saint-Esprit.

— Votre Majesté ne s'ennuie pas dans cette attente un peu longue !

*Le comte de Chambord.* — Pas le moins du monde ; j'ai des distractions.

— Oui, l'équitation, la chasse, la lecture.

*Le comte de Chambord.* — Non, j'écris des articles nécrologiques sur mes fidèles défunts. Cela me passe le temps.

— Votre Majesté n'a pas songé à en écrire sur le décès de la royauté légitime ?

*Le comte de Chambord.* — Pardon. L'oraison funèbre est toute prête, ainsi que l'épitaphe.

— Serait-il indiscret de connaître ?...

*Le comte de Chambord.* — L'épitaphe? La voici : *Le doigt de Dieu est souvent le doigt dans l'œil.*

### Les idées du comte de Paris.

— Je venais demander respectueusement à Votre Altesse...

*Le comte de Paris.* — Vous êtes un reporter ?

— Jamais de la vie.

*Le comte de Paris.* — Je vois ça à votre figure. Vous voulez des détails sur ma personne et mon genre de vie ; en voici. Fils de Ferdinand d'Orléans, petit-fils de Louis-Philippe, né le 24 août 1838, j'ai quarante et un ans, deux mois et trois jours. Je me lève le matin, je me couche le soir, je fais trois repas par jour, je porte des pantalons gris, une redingote, des bottes vernies, un chapeau...

— Permettez. J'aurais tenu simplement à savoir quelles sont les idées politiques que Votre Altesse...

*Le comte de Paris.* — Des idées politiques ? Il faudrait demander *ça* à Hervé.

— Est-ce que par vous-même...

*Le comte de Paris.* — Par moi-même, je pense peu, cela me fatigue. J'ai fait pourtant comme tous les prétendants mon petit ouvrage sur les corporations ouvrières et le socialisme, mais au fond je n'y ajoute pas grande importance. Vous pouvez affirmer néanmoins que si jamais j'arrive au pouvoir, je garantirai la paix à l'extérieur, la prospérité à l'intérieur, le développement régulier de tous les progrès et de toutes les réformes qui...

— Que Votre Altesse ne se donne pas la peine de continuer, je vais me faire raconter la suite chez le prétendant d'en face.

### Les idées de Jérôme.

— Vous disiez donc, mon prince, que les conversations du *Figaro* et autres *canards* ne sont que d'affreuses blagues ?

*Jérôme.* — Absolument.

— Vous plairait-il alors de m'ouvrir votre cœur ?

*Jérôme.* — Oui, à condition que vous n'en direz rien à personne.

— Comment donc !

*Jérôme.* — Apprenez, ô jeune homme, que je me suis fait une loi du silence. Le prétendant qui se tait est toujours plus fort que le prétendant qui parle.

— Vraiment !

*Jérôme.* — D'abord, parce qu'il ne dit pas de sottises.

— C'est juste !

*Jérôme.* — Ensuite parce que son silence même occupe les esprits, intrigue les curieux et déconcerte les bavards. Je prétends qu'en ne disant pas un mot, qu'en n'écrivant pas une ligne depuis la mort de mon imbécile de cousin...

— Dieu ait son âme !

*Jérôme.* — Dieu ou diable, peu importe. Je prétends, dis-je, avoir beaucoup plus attiré l'attention du monde politique que si j'avais prononcé vingt discours.

— Possible. Mais si vous ne dites rien, vous n'en pensez pas moins ?

*Jérôme.* — Naturellement.

— Or donc, pensez-vous arriver, tôt ou tard, à vous appeler Napoléon V ?

*Jérôme.* — Pourquoi pas? Je ne suis ni plus maladroit, ni plus bête, ni plus laid surtout que feu Napoléon III.

— D'accord ; mais il sortait de Waterloo, tandis que vous sortez de Sedan.

*Jérôme.* — Laissez donc ! Vous ne savez pas avec quelle facilité s'oublient ces cho-

# BLANQUI A LYON

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est plus qu'un vieillard cassé, sans feu dans les yeux, sans attrait dans la tournure, sans majesté dans la parole.

Blanqui est arrivé, et, soudain, il a désenchanté tous les admirateurs, qui croyaient à sa mission de prophète du socialisme.

Evidemment, ce remueur d'idées... pardon ! ce remueur de pavés a fait son temps. Ce n'est plus un athlète, capable de séduire la foule et de l'entraîner aux mâles résolutions contre la tyrannie.

Avant six mois, l'ex-prisonnier de Clairvaux sera complètement lâché par tous les meneurs de l'intransigeance radicale.

Ces derniers n'en ont pas moins profité de la présence de Blanqui à Lyon, pour faire de la réclame à l'amnistie et à la revendication de la République absolue.

Le peu d'écho, que leurs acclamations et leurs discours ont obtenu dans la population lyonnaise, est l'indice certain du besoin éprouvé par l'immense majorité des électeurs d'une politique de progrès, mais de modération et de calme avant tout.

Ils ont juste réussi à provoquer quelques éclats de rire.

La cérémonie obligée des jeunes filles habillées de blanc, ornées de rubans tricolores, et haranguant sous le bonnet phrygien le martyr de la liberté, n'a remué les entrailles de personne. La légende de Blanqui n'a rien de commun, en effet, avec les grâces de l'enfance.

Les bouquets, les accolades fraternelles, les titres de « noble proscrit », de « glorieux vétéran », de « lutteur indomptable », de « grand citoyen », prodigués à l'hôte socialiste, ne sont point parvenus, non plus, à chauffer l'enthousiasme populaire. Où sont, parbleu ! les titres de Blanqui à la sympathie générale ? Pour crier : Vive Blanqui ! faudrait-il savoir encore en quoi ce praticien de l'émeute a bien mérité des classes ouvrières et de la reconnaissance nationale ?

La vie tourmentée et malheureuse de « l'éminent citoyen », que nous avons eu le bonheur de posséder quelques jours dans nos murs, a droit à des égards. La tendresse du cœur, la domination du sentiment est un peu notre faible à tous. Pour notre part, nous ne condamnons point les hommages, qui s'adressent au doyen des prisonniers, au patriarche du cachot. Ce qui nous parait exorbitant et ridicule, avec la masse du bon public, c'est l'idolâtrie affectée pour un héros de la liberté, qui n'a jamais réussi qu'à lui river des fers.

Blanqui n'a fait que jouer, dans toute sa vie, le rôle de spectre rouge, habilement exploité à nos dépens par les gouvernements despotes.

Blanqui, usé, cassé, démodé, et remonté sur le pavois par quelques ambitieux qui sont heureux de se présenter avec lui aux électeurs, est encore un thème de déclamations furibondes, pour les porte-voix de la réaction, contre l'impuissance de la République à garantir l'ordre et la propriété.

Le monopole de Blanqui, c'est d'aider les conservateurs à faire croire que la République ne peut que finir dans l'imbécillité et le sang.

Il se complait dans cette spécialité.

Il veut remplir jusqu'au bout sa mission, qui s'éteint, et il y parvient, grâce à la complicité de quelques énergumènes, qui ne voient pas plus loin que leur nez, dans les dangers de la politique à table rase.

Le citoyen Blanqui trouve qu'il n'y a pas un républicain sérieux à la Chambre, ni au timon de l'Etat, et les amis l'applaudissent.

Ah ! l'excellent homme ! Ah ! les intelligents comparses !

Il n'est pas impossible qu'il y ait autour de nous des individus, assez fous pour croire que Blanqui serait un excellent président de la République, et que la citoyenne Fayolle ferait avec succès les honneurs de l'Elysée.

Après le fiasco de la promenade du « martyr de la liberté » à la Guillotière et à la Croix-Rousse, il est peu probable que ces brillants destins s'accomplissent.

# Le Respect de la Loi

Une circulaire de M. Le Royer aux procureurs généraux, leur recommandant de veiller sur l'application des lois qui punissent les outrages au gouvernement et les excitations au désordre, a eu l'honneur de mécontenter beaucoup de monde.

Inspirée par un sentiment de réaction légitime contre des abus déplorables, les instructions de M. le Garde des sceaux ont le tort d'ouvrir la porte aux condamnations arbitraires.

Certes, un gouvernement a droit à l'existence, aussi bien que les particuliers. On ne peut trouver excessif qu'il se défende, quand on le menace. Lui refuser cette initiative, c'est le supprimer. Il serait plus simple de demander la révision des lois constitutionnelles, et l'adoption, en leur lieu et place, d'un seul article ainsi conçu : « Il n'y a plus d'exécutif ; les journaux communiquent, tous les matins, leurs ordres au public ».

Poser en principe qu'on a le droit de tout dire ; bien plus, qu'on a le devoir de publier les élucubrations les plus odieuses, pourvu que ces élucubrations paraissent sincères, est une prétention qui ne peut être admise encore dans un pays d'honnêtes gens.

Quand on entend des farceurs traiter de parjures et de repus tous ceux qui ont lutté avec persévérance depuis 1871 contre la réaction, et proclamer comme véritables et uniques fondateurs de la République les inventeurs du gouvernement au pétrole, le hoquet vous prend nécessairement à la gorge.

Nous comprenons que M. Le Royer ne soit pas d'avis de laisser recommencer les provocations stupides de la Commune. Les tartines au picrate du *Père Duchêne*, telles que les fabriquait alors le journal de Vermesch, ne sauraient contribuer au développement progressif des institutions. La liberté perd ses droits, là où le bon sens et la loyauté disparaissent.

Nous ne nous effrayons donc point, comme certains de nos confrères républicains, comme les organes des partis dynastiques, des velléités autoritaires du cabinet. La police correctionnelle, dont on menace les excentricités des prédicants de l'amnistie entière, nous laisse d'autant plus froids que messieurs les communards, quand ils trônaient à l'Hôtel-de-Ville de Paris, ne se sont point gênés pour traquer les journaux, qui leur étaient simplement désagréables.

Ce qui est fâcheux dans la circulaire de M. Le Royer, c'est son élasticité, c'est le vague des recommandations adressées aux chefs de parquets.

Le respect de la loi est une chose excellente en principe ; dans l'application, il se heurte à bien des inconvénients.

Que les procureurs généraux empêchent les manifestations publiques en faveur de prétendants, dont les intrigues sont factieuses au suprême degré ; qu'ils défèrent à la justice les insultes bêtes au gouvernement lui-même et à ses fonctionnaires : nous n'y contredisons point. Mais si la critique sévère et la discussion hardie doivent aussi perdre leurs franches coudées, nous protestons.

Car il y a un peu de tout dans les lois existantes, au sujet des abus qui peuvent être commis par la parole et par la plume.

Parce que nos législateurs ont manqué d'activité pour nous fabriquer un code moins embrouillé et moins draconien, faut-il que nous soyons exposés toujours aux rigueurs et aux caprices des dispositions prises par la monarchie, l'empire et l'ordre moral, contre l'indépendance des écrivains ?

Avec les lois existantes, le ministère peut, si bon lui semble, brider et agacer ses plus bienveillants adversaires. Est-ce là son but ? Nous ne le pensons point.

M. Le Royer a eu tort de ne pas mettre les points sur les *i*.

Il aurait dû se méfier des magistrats réactionnaires, qui sont encore dans les parquets, et qui ne demandent pas mieux que d'exercer leurs rigueurs contre les journaux... républicains !

*La Marseillaise*, pour laquelle nous n'avons aucune sympathie, vient précisément d'être condamnée à la prison et à une forte amende. On n'y est pas allé de main morte pour la frapper, tandis que le *Pays*, qui traite les maires républicains de « polissons », est sorti du même tribunal libre et indemne.

Pourquoi cette inégalité de justice distributive ! Il semblerait pourtant que les Cassagnac, les Rochefort et les Humbert dussent être égaux devant le Code pénal.

# FEUILLES VOLANTES

On sait qu'un groupe de députés est en ce moment en Algérie et s'enquiert officieusement des besoins de notre colonie.

Depuis un mois, ils vont de ville en ville, banquetant par ci, pérorant par là, recevant des pétitions et des bouquets de fleurs.

Une enquête, faite dans ces conditions, a tout l'air d'un voyage d'agrément.

Au retour, peut-être verrons-nous nos honorables, portant sur l'épaule, celui-ci un singe, celui-là un palmier, cet autre une peau de lion, etc.

Nous ne serions pas étonné, si l'on annonçait même que l'un d'eux a profité de son excursion pour nouer des relations commerciales très-avantageuses.

Ah ! le bon billet qu'ont les colons algériens !

—o—

MM. les officiers, qui montrent plus volontiers leurs uniformes aux processions qu'aux cérémonies républicaines, continuent à faire parler d'eux.

On célébrait l'autre jour à Châteaudun un anniversaire patriotique. On s'était réuni en grande pompe officielle au cimetière, pour honorer les martyrs de la guerre de 1870. Quand la musique fit entendre la *Marseillaise*, le colonel des hussards, mêlé au cortège, sortit brusquement des rangs.

A la place du ministre de la guerre, nous enverrions ce colonel, peu musicien, dans quelque garnison perdue au milieu des montagnes, où il n'entendrait plus que le chant des hiboux.

—o—

Un signe des temps.

Les journaux ordre-moraliens nous apprennent qu'une institutrice-adjointe des écoles communales de Paris, horreur ! a été enterrée civilement, et que de nombreuses jeunes filles, trois fois horreur ! ont été menées à ses funérailles. Leur fureur est extrême.

Comme tous les enfants avaient été autorisées par leurs familles à suivre le convoi de leur maîtresse, impossible de s'emporter contre l'administration académique et de la mordre à belles dents.

Les médecins de Paris vont avoir à constater des cas de rage concentrée.

—o—

Demain, dimanche, conférence à Ecully, sur la « politique des affaires, » par M. Millaud, député.

Voilà un vrai sujet d'actualité et un excellent exemple offert aux oisifs du Parlement pour utiliser leurs vacances.

Qu'est-ce qui s'occupe présentement des affaires ?

Il est temps d'y ramener les politiciens qui déraillent !

# BAC & PATA

M. le Préfet Oustry s'est signalé la semaine dernière par un coup d'autorité.

Il a ordonné la fermeture d'un cercle, où le *bac* était à la portée d'amateurs trop imberbes, et il a fait signifier, en même temps, aux gérants des établissements similaires d'interdire le *pata* à leurs habitués, sous peine d'encourir les rigueurs de la loi.

Voilà une mesure dont l'intention est excellente !

Il ne faut pas que les jeunes gens aient trop de facilités à négliger leurs études et à dissiper l'argent qu'ils reçoivent de leurs familles pour des emplois sérieux.

Il ne faut pas que les employés de commerce qui ont besoin de sommeil pour réparer la fatigue du jour, et qui n'ont que de modestes salaires pour subvenir à leur toilette, soient attirés, au sortir du magasin, dans des salons qui s'ouvrent au premier venu, et où ils sont exposés à vider leur bourse sur le tapis, en passant la nuit blanche.

Il ne faut pas que des commerçants, des pères de famille, poussés par le besoin ou l'ambition, risquent sur un coup de cartes des sommes considérables, et se prennent de querelle pour un malheureux « tirage à cinq. »

C'est entendu ! Nous connaissons toutes

---

ses-là. Un magistrat a déjà appelé Sedan un acte de charité, avant peu on trouvera des évêques pour le canoniser, et les bonnes âmes finiront par être persuadées qu'à Sedan Napoléon III a sauvé la France.

— Je vois que vous ne tenez pas en grande estime vos futurs sujets.

*Jérôme.* — Moi ! Comment voulez-vous que je tienne en estime des gens assez bêtes pour me prendre au sérieux.

— Au fait !

*Jérôme.* — Car on me prend au sérieux, ne vous y trompez pas. Après m'avoir traité comme un chiffonnier, voilà Cassagnac qui s'amende ; petit à petit les autres arrivent vers moi comme les rats s'approchent du fromage. Déjà on me courtise, on me flatte, on atténue mes frasques passées. Mon impiété légendaire devient de la tolérance ; mon saucisson du Vendredi-Saint se transforme en saucisse, bientôt ce ne sera plus qu'un pâté d'anguille.

— Allons, allons, je vois que vous connaissez votre personnel.

*Jérôme.* — Moi ! Je les connais tous comme si je les avait faits. Les mêmes gens qui m'accusaient de couardise et de lâcheté, vont faire de moi un foudre de guerre. J'aurai pris Sébastopol, conquis la Chine, gagné la bataille de Solférino...

— Et le Mexique ?

*Jérôme.* — Le Mexique. Je le laisse pour compte à Badinguet. Il faut toujours qu'un prétendant l'emporte par quelque côté sur son prédécesseur, qu'il conserve à ce dernier un *cadavre* bon à exhumer pour faire valoir sa supériorité. Le *Mexique* sera le *cadavre* de Napoléon III, — ajoutez qu'il avait une tête de mouchard, alors que je suis un César un peu engraissé, mais fort présentable.

— Comptez-vous beaucoup sur la propagande de vos partisans ?

*— Jérôme.* — Oui et non. Pascal est un nigaud qui parle trop, surtout après ses récentes défections. Un de ces quatre matins je le désavouerai carrément. Je préfère Amigues et les blouses blanches, la démagogie est le meilleur cheval de renfort du césarisme.

— Alors Blanqui vous irait ?

*Jérôme.* — Blanqui ! Si cela dépendait de moi, je le ferais ministre.

— Avez-vous quelques idées pratiques sur le bonheur du peuple ?

*Jérôme.* — Enormément ! Vous verrez cela si jamais je bats monnaie.

— La fusillade et la déportation entrent-elles pour quelque chose dans votre système d'amélioration des masses ?

*Jérôme.* — Peut-être ! Mais j'aurai mieux que cela.

— Alors on ne peut pas savoir.

*Jérôme.* — Trop curieux ! Rappelez-vous seulement que Napoléon V saura se venger de tous les crapauds qu'avala Plon-Plon.

— Vous ne serez pas doux alors ?

*Jérôme.* — Doux ! Mon cher, à mon avis le plus grand roi de France s'appelle Louis XI ; il fut paillard, cafard, vindicatif et silencieux, — c'est avec ça qu'on mène les peuples.

### Les Idées de Gambetta.

— Illustre maître...

*Gambetta.* — Permettez, est-ce au Président de la Chambre, au directeur de la *République Française*, au député de Belleville ou au touriste Suisse que vous entendez parler ?

— Mais...

*Gambetta.* — Voici pourquoi : Si vous demandez le Président de la Chambre, il vous dira qu'il est au-dessus des luttes de la politique, qu'il soutient le ministère platoniquement, et qu'il se retire, dans son fromage du Palais-Bourbon.

— Très-bien, mais la *République Française ?*

*Gambetta.* — A la *République Française*, j'ai mon ami Ranc qui travaille dans l'amnistie plénière pour ne pas laisser couper le câble ou le fil qui relie l'opportunisme à Belleville. Je ne l'approuve ni ne le désapprouve ; mais, il est bon d'avoir un pied dans l'amnistie plénière et un pied dans l'amnistie partielle.

— N'est-ce pas ainsi qu'on court le risque de s'asseoir entre deux chaises ?

*Gambetta.* — Pardon, j'ai mon fauteuil de la présidence.

— Tout cela est fort malin, mais un peu subtil.

*Gambetta.* — Que voulez-vous, mon cher, la politique est un art complexe. Voyez le père Thiers, le fin des fins, il avait toujours un ministre pour rallier les gauches et un autre ministre pour ramener les fuyards de droite.

— Ce qui ne l'a pas empêché de basculer...

*Gambetta.* — Oui ! mais il n'avait pas mon assiette !

— Qu'importe l'assiette, si la cuisine est mauvaise.

*Gambetta.* — Ne me parlez pas de mauvaise cuisine, j'ai Trompette !

— Ce qu'il faut craindre précisément, c'est que Trompette ne soit qu'un gâte-sauce.

### Les Idées de Louis Blanc.

— Citoyens, le problème social...

— Qu'entendez-vous, ô digne philantrope par le problème social ?

*Louis Blanc.* — J'entends un problème dont la résolution a pour but de mettre un terme aux misères humaines, aux souffrances du prolétariat et aux infortunes des déshérités de ce bas-monde.

— C'est admirable, seulement pourriez-vous nous dire comment votre socialisme s'est manifesté jusqu'à ce jour ?

*Louis Blanc.* — Par des discours.

— Et quel résultat a-t-il produit ?

*Louis Blanc.* — Des discours !

— La cause est entendue.

### Les Idées de M. de La Palisse.

— Que cherchez-vous, messire ?

*De la Palisse.* — Je cherche un homme politique qui veuille bien comprendre que deux et deux font quatre.

L. LECLAIR.

les longues tirades, que les moralistes font depuis longtemps à ce sujet.

Le jeu est une passion abominable ; non-seulement il ruine ceux qui en sont esclaves, mais il engendre encore tous les vices, la paresse, l'infidélité, le ramollissement, la fourberie, le vol, etc.

Cherchez le joueur, et vous aurez l'explication de la plupart des drames domestiques qui restent inexplicables !

Mais le jeu descend en ligne droite du paradis terrestre avec le péché originel. Il est dans notre sang ; il est dans nos mœurs. Toujours traqué, toujours proscrit, il ressuscite sans cesse et se perpétue de siècle en siècle.

Il est aussi difficile d'anéantir la passion du jeu, que de proscrire l'amour effréné de la toilette, celui des bibelots antiques, des chevaux fringants, des dames à la mode.

M. le préfet Oustry s'est mis le doigt dans l'œil s'il espère, par son arrêté, empêcher le baccarat de fleurir dans la bonne ville de Lyon. On ne le jouera plus ostensiblement dans les cercles, mais on le jouera clandestinement dans les chambres garnies et dans les « derrières de café », passé l'heure de minuit. Où sera le bien ?

Le bac proscrit ne supprime d'ailleurs, ni le lansquenet, ni l'écarté, ni le brelan, ni la bourre, etc., etc. Ces divers jeux ont repris de l'élan, depuis que la concurrence du *pata* a disparu, et la police a dû informer M. le Préfet que l'on y risque des sommes tout aussi importantes. Au bac, c'est le hasard qui décide. A l'écarté, l'habileté est d'un grand secours, et l'habileté se confond souvent avec friponnerie.

Les joueurs survivent à toutes les mesures que la police peut prendre contre eux. Ils sont de la pâte de Sganarelle. Quand on les morigène, ou qu'on porte atteinte à leur liberté, ils répondent facilement : « Et s'il me plaît à moi de perdre mon argent ! »

L'interdiction du bac dans les cercles par M. le Préfet nous paraît donc une mesure mal réfléchie, et qui peut avoir l'effet contraire au but proposé.

C'est dans les cercles seuls, — à la condition qu'ils soient rigoureusement surveillés — que le jeu offre quelques garanties de loyauté, et c'est là qu'on va le frapper !

Nous comprenons la fermeture des cercles qui transgressent leurs statuts, qui reçoivent une clientèle cosmopolite, qui conservent pour habitués des individus pris en flagrant délit de *poussette* ou de *filage*, qui donnent asile à des groupes de décavés sans moyens d'existence, qui s'ouvrent aux grecs de profession avérés, qui se transforment en traquenards pour les mineurs ; mais nous sommes étonné de la cessation générale d'une tolérance, qui existe partout ailleurs.

Les cercles sont pour ainsi dire un mal nécessaire.

Limiter leurs genres de distractions, ce n'est pas les rendre plus moraux.

Que M. le Préfet les débarrasse de tous les exploiteurs qui ont un casier judiciaire ou simplement des aventures de salons connues de la police, et il aura dix fois mieux mérité de la reconnaissance des familles !

Exigez des cercles honnêtes, laissez-les libres, et supprimez tous les autres !

# Élections Municipales

Demain dimanche notre bonne ville doit s'offrir quatre nouveaux conseillers municipaux.

Seront-ils Dieux, tables ou cuvettes !

Deux comités sont en présence avec une liste de candidats, dont chacun nous vante, bien entendu, les capacités et les mérites.

Le premier est le vieux Comité central que nous connaissons de longtemps.

Il offre à nos suffrages :

MM. Louis Aubert, négociant ; Lucien Vally, fabricant de peignes à tisser ; Victor Clavel, professeur à la Faculté des lettres, et Vollot, pharmacien.

Le second est un comité de date récente dont le nom est un peu long. Il s'intitule : *Comité central électoral des radicaux socialistes et de l'alliance républicaine.*

Voilà bien des affaires n'est-ce pas, pour un comité seul !

Les filleuls du comité socialiste sont : MM. Javot, représentant de commerce ; Garel, hommes de lettres, et amnistié par surcroît ; Marc Guyaz, comptable, et Fontan, docteur-médecin, ancien major d'une légion du Rhône.

Total : huit candidats pour quatre sièges. Il va sans dire que les candidats conservateurs brillent par leur absence, et le choix reste à faire entre républicains plus ou moins teintés.

Ce qui résulte en premier lieu de la présence de deux comités radicaux, c'est la dislocation de l'ancienne organisation démocratique lyonnaise.

La vieille discipline a vécu ; cette discipline de grognards qui ne souffrait ni opposition ni discussion. Des irréguliers se sont permis de dresser autel contre autel, comité contre comité, et le mot d'ordre auquel on obéissait jadis comme à un ukase souverain, menace fort d'être entamé sinon mangé.

Nous ne nous en plaindrons pas trop. Il ne nous déplaît point de voir chacun recouvrer sa liberté d'action et voter à sa guise, sans se croire obligé de suivre à la queue-leu-leu les moutons de Panurge qui nous gratifièrent des candidatures Ordinaire et Bonnet-Duverdier.

L'autocratie d'un Comité central avec sa discipline inflexible, a pu être nécessaire, quand il s'agissait de grouper en faisceau toutes les forces républicaines, mais aujourd'hui que pas un bonapartiste, pas un monarchiste n'ose se montrer sur la brèche, les républicains peuvent reprendre leurs coudées franches et choisir leurs candidats à leur aise, sans se préoccuper du collier qui les rattache à telle ou telle coterie.

Cette faculté d'éclectisme nous met fort à l'aise pour déclarer que les candidats du vieux Comité central nous paraissent infiniment préférables dans leur ensemble aux candidats du jeune Comité socialiste, qui se montre effectivement un peu jeune.

Sans nous arrêter à cette naïveté d'*Alliance républicaine*, dont le premier soin est de créer une *division*, était-il bien nécessaire, bien utile de venir tirer un pétard de socialisme à propos d'élections municipales ?

En quoi et comment un conseil municipal, enfermé dans un cercle d'attributions restreintes, réduit à un rôle purement administratif, peut-il devenir un instrument de socialisme ?

Tous les problèmes sociaux lui échappent forcément au contraire, puisqu'il ne peut ni modifier l'assiette de l'impôt, ni concourir aux réformes légales qui constituent les premiers articles du programme socialiste.

Alors à quoi bon inscrire sur son drapeau un mot vide de sens et de sanction !

Un conseil municipal socialiste nous paraît, à peu de chose près, aussi raisonnable, aussi pratique qu'un orphéon ou qu'une fanfare socialiste.

Le socialisme est partout, dira-t-on. Sans doute, et à ce point de vue je n'achète pas une livre de pain, je ne donne pas un sou à un malheureux sans faire acte de socialisme.

Mais alors les candidats du Comité de l'*Alliance républicaine* sont des candidats socialistes, comme Bertron était un candidat humain.

Soyons sérieux ! Que faut-il pour notre conseil municipal ?

Des gens capables d'administrer intelligemment nos finances, d'employer les ressources de notre budget à des œuvres utiles, de se livrer, en un mot, à des travaux féconds, et non à des discussions stériles ou à des logomachies ridicules.

Eh bien ! franchement pensez-vous que ces administrateurs expérimentés, intelligents, travailleurs, puissent être représentés par exemple par M. Marc Guyaz, un rêveur de cailles rôties, ou même par notre ami Louis Garel, qui nous permettra bien de lui dire que ses rimes valent mieux que sa raison politique.

Nous n'avons pas le plaisir de connaître M. Jean Javot, lequel ferait peut-être mieux de continuer à être représentant de commerce que représentant d'électeurs.

Quant au docteur Fontan, qui est le seul choix intelligent du comité socialiste, nous le verrions avec plaisir arriver au conseil municipal, attendu que le socialisme du docteur Fontan nous paraît être de cette catégorie particulière où tout esprit libéral peut se faire inscrire comme socialiste.

Le docteur Fontan est, du reste, en concurrence dans la 29e section avec un pharmacien, M. Vollot, et les électeurs pourront toujours faire remplir chez celui-ci les ordonnances de celui-là.

Cette exception faite, il est incontestable que MM. Louis Aubert, négociant rompu aux affaires, Lucien Vally, dont l'industrie se rattache à notre fabrique lyonnaise, et Victor Clavel, professeur à la Faculté des lettres, offrent des garanties d'intelligence, de bon sens pratique et de savoir singulièrement supérieures aux aptitudes fantaisistes des protégés du Comité d'En Face.

Espérons que les électeurs auront le bon sens de le comprendre et de ne pas envoyer quelques aveugles de plus dans notre conseil municipal où il y a déjà tant de borgnes.

# Zolagraphie

Si l'on s'occupe encore du ministère, du voyage de M. Gambetta en Suisse et du retour des amnistiés, ce n'est pas la faute à M. Zola et à ses compères.

Depuis quinze jours, il n'y avait place, dans les échos boulevardiers de la presse parisienne, que pour l'œuvre nouvelle de l'éminent fondateur du « naturalisme. »

La foule était anxieuse, comme à la veille de l'exécution d'une œuvre capitale.

Enfin *Nana* a paru ! Nana, à l'heure annoncée, a été servie en pâture aux lecteurs friands de crudités, de salmis épicés, d'odeurs nauséabondes.

Nana n'est plus un mythe ! Nous l'avons vue en chair sur la scène du théâtre des Variétés, flirtée par le dieu Mars, et dans le fond de son alcôve, rêveuse pour un amoureux de 500 francs.

Il suffit d'avoir lu les quatre premiers feuilletons, consacrés par le *Voltaire* à la reproduction du chef-d'œuvre zoloïde, pour avoir une idée suffisante du roman tout entier.

Cela sent horriblement mauvais.

Un style lourd, qui vise au naturel, et qui est chargé de métaphores de plomb ; des mots débraillés, des tableaux obscènes, des caractères corrompus, sans le repoussoir d'un personnage tant soit peu recommandable : c'est en cela que consiste la « zolagraphie. »

Dans sa description de la « première » des Variétés, M. Zola revient à plusieurs reprises sur les poussières fortes, qui rendent l'atmosphère irrespirable. Toutes les lignes de son roman sont chargées de ces poussières, et il nous paraît difficile que les lecteurs, à poitrine délicate, puissent suivre longtemps son récit.

L'auteur de l'*Assommoir* a beau se disculper, dans de longues dissertations sur la fusion de l'art littéraire avec l'art scientifique : il n'échappera point au grief, qui est sur la bouche de tous les gens éclairés. Il spécule sur la curiosité la plus malsaine, pour se créer des admirateurs et encaisser de gros écus

Son naturalisme, c'est l'obscénité racontée en argot.

D'autres, avant lui ont fait des peintures de mœurs de la société galante, du demi-monde ; d'autres ont révélé des secrets d'alcôve et de boudoirs ; d'autres ont fouillé dans les vices ignobles d'une société pourrie. Ils ont pris des gants et des flacons de senteur pour remuer cette boue.

Zola ne fait pas tant de façons.

C'est à peine s'il consent, par-ci par-là, à laisser deviner, par des points, quelques mots d'un naturalisme repoussant.

Notre avis est qu'il ne faut pas être dégoûté, pour trouver du charme à ses expressions brutales, à ses détails implacables, à ses dialogues pris sur le vif.

La Zolagraphie est à la littérature, ce que la marmelade est aux gelées.

C'est terne, gras et sujet à fermentation.

Voltaire, l'auteur de tant de romans agréables et coquets, doit faire la grimace, en voyant son nom servir de parrainage à la publication tapageuse des « mémoires d'un agent des mœurs. »

N'importe, l'occasion est bonne pour lancer les sirops et les crêmes d'a-*nana*.

Avis aux vidangeurs !

# THÉATRES

**Grand-Théâtre.** — La chanteuse légère étant, plus encore que le ténor, la clef de voûte de l'opéra-comique, revenons, s'il vous plaît, sur l'admission de Mlle Nau, brièvement mentionnée samedi dernier. Sur la tête du commissaire de police, M. Marck a juré que la claque était demeurée étrangère à cette acceptation. Nous le croyons. Elle se rattrape largement depuis lors, cette excellente claque. Il reste toutefois évident que cette artiste a été reçue par le public venu jeudi pour entendre M. Tournié dans *Lucie*, et qui n'a pu s'empêcher d'applaudir Mlle Nau dans le grand air de la « Folie, » chanté par elle avec sa mauvaise voix et son talent, — morceau de concert, du reste, que toute chanteuse tant soit peu douée interprète d'ordinaire très-proprement.

Il est non moins évident que la pensionnaire de M. Marck avait contre elle les abonnés, les habitués, les spectateurs qui ont suivi ses débuts, et les critiques de la presse. Pour éviter des démonstrations brutales, les abonnés, — qu'on rencontre bien rarement tous d'accord sur la valeur d'un sujet, — avaient eu le soin de faire parvenir dans la soirée à la direction une protestation signée de l'unanimité des présents à ce débat.

Mlle Nau peut se soucier médiocrement des opinions qui lui sont défavorables et croire à une cabale imaginaire ; mais, ainsi que la direction, elle ne doit pas ignorer que ceux qui l'ont reçue ne reviendront peut-être pas l'entendre deux fois dans l'année, tandis que ce sont les abonnés, les habitués et la presse qui feront sa réputation, — celle-ci gazette écrite, ceux-là gazettes orales, et ce sont les plus dangereuses pour un artiste.

En désirant vivement nous tromper, notre conviction est que, avec M. Trémoulet d'une part, accepté un peu, beaucoup par complaisance, et Mlle Nau de l'autre, admise comme il est dit plus haut, c'est l'opéra-comique joué devant des salles vides, en dépit de MM. Guillien, Neveu, Cabannes, Nerval, Sernin, et de Mlle Gérald. Or, supposez M. Tournié enrhumé pendant quinze jours, où prendra-t-on des spectacles et des recettes ?

A propos de la réception de Mlle Nau, plusieurs de nos confrères ont ouvert, contre le mode actuel des débuts, une campagne à laquelle nous nous associons très-volontiers. M. Paul Bertnay a publié dans le *Courrier* un article très-substantiel et plein de vérités, mais dont les conclusions se peuvent discuter. Quand la place nous fera moins défaut, nous indiquerons nos idées sur la question. D'ores et déjà, cependant, nous ne sommes point partisan de la suppression des débuts et très-peu du vote universel, dans le cas de leur maintien.

Mercredi, a été effectué dans *Rigoletto* le deuxième début de Mlle Bernardi. Comme il n'est pas possible de remonter au commencement d'une saison *le Prophète* ou *la Reine de Chypre*, pour faire débuter une contralto, force est de se contenter du rôle insignifiant de Madeleine, où il est aussi difficile de montrer des qualités transcendantes que des défauts saillants. Mlle Bernardi l'a tenu comme n'importe laquelle de ses devancières, ni mieux, ni plus mal.

Hélas ! nous regrettons de n'en pouvoir dire autant de Mlle d'Ervilly, qui est bien consciencieusement entrée dans le sac après sa mort, aux lieu et place d'une comparse, mais qui n'est pas entrée dans le personnage de Gilda. C'est moins son jeu que nous critiquerons que l'incorrection de son chant, le peu de sûreté de sa voix, les attaques fausses, les notes douteuses, les vocalises lourdes, etc., et tout le long de l'ouvrage encore. Espérons mieux d'une seconde audition ; c'est notre unique consolation.

M. Delrat a souvent mieux chanté *Rigoletto*. Avec les meilleures intentions de nuancer davantage et de mettre une sourdine aux éclats de son organe, son articulation n'a acquis aucune netteté. Son jeu nous a pourtant semblé plus étudié, moins incomplet.

Restent MM. Tournié et Plain. L'un a tiré le meilleur parti du personnage de Sparafucile ; l'autre, égal à lui-même, excellent chanteur d'un bout à l'autre, s'est montré quasi irréprochable. Il a réussi à se faire applaudir dans les couplets : « Comme la plume au vent » ce qui n'est pas arrivé ici à un ténor, n'importe lequel, depuis plus de dix années.

Ce n'est un secret pour personne que la situation de nos théâtres municipaux n'est pas précisément florissante. Malgré la subvention actuelle, il devient impossible aux directions de maintenir nos deux scènes au niveau qu'elles méritent sans courir à la ruine. L'expérience a été tentée par M. Aimé Gros. Sa bonne volonté et ses efforts se sont traduits par deux saisons qui ne furent pas sans éclat, après lesquelles il s'empressa de passer la main. A son tour, M. Marck, dont l'honnêteté et la compétence se sont affirmées ailleurs, pendant de longues années, voit son intelligence échouer devant la brutalité de la question des chiffres, en face de laquelle tombent tous les raisonnements et toutes les illusions.

Ils sont éloquents les chiffres, et déplorablement éloquents. Il y a dix ans, Lyon accordait à ses théâtres une subvention de 150,000 fr. et les Célestins rapportaient, bon an mal an, de 80 à 100,000 francs.

Aujourd'hui, la subvention est restée la même, les recettes ne s'accroissent guère, — seulement, le prix des chanteurs a doublé. Voici pour le Grand-Théâtre. Quant aux Célestins, loin de produire 100,000 francs, ils couvrent juste leurs frais. Par cette raison qu'autrefois la troupe dramatico comique émargeait de 18 à 20,000 francs par mois, tandis qu'à présent, grâce à l'opérette, elle coûte au bas mot 10,000 francs de plus. Donc plus de boni aux Célestins, et au Grand-Théâtre des frais à peu près doubles. Ce qui revient à dire que les 150,000 fr. de 1868 équivalent à beaucoup moins que zéro en 1879.

Ajoutons encore au passif actuel le contingent de spectateurs forcément enlevés par le Théâtre-Bellecour et l'on se rendra compte que dans les conditions présentes, un directeur est dans l'impossibilité matérielle de faire honorablement ses affaires et celles du public.

Quel est le remède à la situation ? Comme la ville ne peut fermer ses théâtres, comme on ne saurait admettre qu'elle peut les laisser déchoir de leur rang, le seul remède consiste à les appuyer pécuniairement en s'imposant de nouveaux sacrifices Et remarquez qu'il ne s'agit pas d'une somme minime, — 100,000 francs au moins sont nécessaires, attendu qu'il ne faut pas les aider à mourir, mais les aider à vivre.

Plus tard, l'an prochain, on verra à remanier le cahier des charges ; aujourd'hui ce très-gros supplément de subvention s'impose aux délibérations du Conseil municipal.

Si la somme paraît lourde pour notre budget, ne pourrait-on trouver une combinaison qui en fît supporter une part à la ville, en trouvant le reste dans une diminution du droit des pauvres, droit excessif de 9 pour cent, prélevé sur les recettes *brutes*, sur les frais d'éclairage, d'affiches, droits d'auteurs, etc... ? Le bureau de bienfaisance a des besoins, nous l'admettons ; mais si ses exigences légales ont ce résultat de tarir la source de ses revenus en tuant la poule aux œufs d'or, où prendra-t-il les ressources qui lui sont indispensables ?

Du reste, il y a, croyons-nous, des précédents. En d'autres temps, des traités n'ont-ils pas été consentis avec certaines directions qui, moyennant un abonnement peu dispendieux, étaient dispensées du droit de 9 pour cent intégralement réclamé maintenant ?

Bref, la question d'une subvention supplémentaire exige un prompt examen et une prompte solution, solution onéreuse pour la ville, assurément, mais absolument inévitable.

G. LAURENT.

**Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable,**
**A. ALRICY.**

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, suc

## CHRONIQUE MÉDICALE

Il est une chose que nous ne saurions trop répéter à nos lecteurs, c'est que les principes (fer, phosphates, fibrine, etc.), qui servent dans nos aliments à la réparer nos organes, n'exercent leur action que du moment qu'il font sentir à ces derniers l'impression dont ils ont besoin pour porter la vie dans le torrent de la circulation.

Afin que ces principes puissent utilement concourir à la rénovation matérielle de notre être, à quels éléments les malades, les convalescents, les enfants débiles, les jeunes filles chlorotiques, les vieillards et les mères épuisées par l'allaitement et les veilles devront-ils recourir? Si le simple bon sens ne fournissait pas la réponse, le corps médical tout entier serait là pour leur dire: recourez aux seuls médicaments qui possèdent la propriété de rendre l'énergie qui leur est nécessaire pour absorber les liquides nutritifs; recourez au *Vin Bertrand*, l'unique combinaison qui réalise dans la plus large mesure du possible la véritable signification de ces trois mots: tonique, apéritif, reconstituant, laissant à une bonne cuisinière et à une alimentation bien entendue, le soin d'achever l'édifice qu'elle aura merveilleusement préparé.

Le *Vin Bertrand* se trouve chez son Inventeur, rue Confort, 12, à Lyon, et dans toutes les Pharmacies.

## UNE HEUREUSE DÉCOUVERTE

Un pharmacien de **Vaucouleurs, M. MARÉCHAL**, vient de découvrir un merveilleux remède *spatalgique* qui enlève instantanément les névralgies et les migraines, les maux de dents et les maux de têtes.

Il l'expédie *franco*, à toute personne qui en fait la demande, contre **2** fr. en timbres-poste.

EN VENTE A L'AGENCE DE PUBLICITÉ

LE

## PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER

A LYON

## MÉDECINE

Maladies de la gorge, de la voix et de la bouche, effets pernicieux causés par les traitements mercuriels et l'abus du tabac. — Faire usage des **Pastilles de Dethan** au sel de Berthollet. — La **Boîte : 2 fr. 50**.

Maladies de l'estomac et des intestins, digestions pénibles, manque d'appétit, aigreurs, renvois, vomissements, diarrhée, coliques, etc. — Faire usage des **Pastilles** et des **Poudres de Paterson** au bismuth et magnésie. — **Pastilles : 2 fr. 50. — Poudres : 5 fr.**

Appauvrissement du sang, faiblesse de tempérament, manque d'appétit, fièvres, maladies nerveuses. — Faire usage du **Vin de Bellini** au quinquina et colombo, fortifiant, digestif, fébrifuge et antinerveux; il est recommandé aux enfants, aux femmes délicates et aux personnes affaiblies par l'âge, la maladie ou les fatigues de toute nature. — **La Bouteille : 4 fr.**

**DETHAN**, *Pharmacien, 90, faubourg Saint-Denis, à Paris, et principales pharmacies de France.*

## LIQUEURS SUPERFINES

Maison FILLION, à Lyon, fondée en 1825

**L'ÉLIXIR GAULOIS** une de ses principales spécialités, a déjà obtenu la faveur des connaisseurs à raison de ses propriétés bienfaisantes et de l'agréable saveur toute particulière de son arôme.

L'ÉLIXIR GAULOIS *se trouve dans les principaux cafés, comptoirs et épiceries.*

Seront reçues exclusivement à

## L'AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ

**14, rue Confort, LYON**

Les ANNONCES pour les ALMANACHS suivants :

Almanach du PETIT LYONNAIS, tirage 20,000 ex.
— DÉMOCRATIQUE — 20,000 »

Messieurs les Commerçants et Industriels, qui désireraient profiter de l'énorme publicité de ces deux Almanachs, peuvent en demander le Tarif qui leur sera adressé **FRANCO.**

*Les ordres devront parvenir avant fin octobre 1879.*

## FABRIQUE DE BOUGIES

DE SAINT-LAURENT-LÈS-MACON

**MM. Ch. LENOIR et Fils**

ont l'honneur de porter à la connaissance du public que leur usine, qui avait été détruite par un incendie le 20 décembre dernier, vient d'être réédifiée sur de nouveaux plans et fonctionnera à partir du 9 courant.

De nombreuses augmentations et améliorations apportées soit dans les constructions, soit dans le matériel, permettront, à l'occasion, d'en doubler la production déjà importante et de répondre aux besoins du commerce comme quantité et qualité.

Ils espèrent retrouver chez leurs clients la confiance qui les honorait et feront tous efforts pour la conserver.

## AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE

Une expérience de 15 années, et la faveur des principales autorités médicales, sont venues démontrer que pour combattre la présence des vers intestinaux, qui font tant de victimes parmi les chers petits êtres dont la vie et la santé nous coûtent tant de soins et de sollicitude, aucun vermifuge n'a encore offert des résultats aussi heureux que

**LE SAUVEUR DES ENFANTS**

Ce précieux remède se trouve chez son inventeur, **Léon BERTRAND**, rue Confort, 12, et dans toutes les Pharmacies.

**Prix : 2 fr. 50 cent.**

## ROB AMÉRICAIN

DU DOCTEUR HUSSON

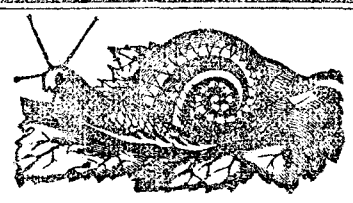
**DÉPURATIF SOUVERAIN du SANG et des HUMEURS**

Acreté de sang, Maladies de la peau, Syphylis, Engorgement, du foie, Dartres de toute espèce, Scorbut, Affections de la vessie.

DÉPÔT GÉNÉRAL : PHARMACIE LÉON BERTRAND
**12, rue Confort, Lyon**
*DETAIL : Dans toutes les Pharmacies.*
PRIX DE LA BOUTEILLE : 5 FRANCS

## PASTILLES INDIENNES du docteur WILSON

Souveraines contre la grippe, la toux opiniâtre, convulsive eu quinteuse, la coqueluche, le catarrhe pulmonaire, les bronchites aiguës ou chroniques, la phthisie et les affections du larynx. Dépôt général : pharmacie Léon BERTRAND, 12, rue Confort, Lyon; détail dans toutes les pharmacies.



## PATE & SIROP D'ESCARGOTS

De MURE à PONT-SAINT-ESPRIT

La **Pâte** et le **Sirop de MURE guérissent sûrement** les irritations de poitrine, rhumes, catarrhes aigus ou chroniques, asthme, coqueluche.

Prix de la Pâte : **1 fr.** la boite. — Prix du Sirop : **2 fr.** le flacon.

*Dépôt dans toutes les bonnes pharmacies. — Refuser les contrefaçons.*

## LE CAFÉ DES GOURMETS

*est composé des meilleures sortes. Il ne contient aucun mélange de Chicorée ou autres substances analogues.*

**Toutes les boîtes doivent être scellées par deux Bandes portant le nom : TREBUCIEN & FILS**

**ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE**

Abonnements à tous les Journaux de France et de l'Étranger. S'adresser à l'Agence de publicité, r, Coufort.

## INJECTION BROU

**Hygiénique, Infaillible et Préservative.**—La seule guérissant sans lui rien adjoindre. ***30** ans de succès.* — Se vend dans toutes les bonnes Pharmacies de l'univers et, à Paris, chez **J. FERRÉ**, Pharmacien, **102, rue Richelieu**, Successeur de **BROU.**

**ANÉMIE, CHLOROSE, MANQUE D'APPÉTIT**
Mauvaises Digestions, Convalescences prolongées.

## VIN BERTRAND

Le Tonique par excellence
**A BASES DE QUINQUINA & D'EXTRAIT DE MALT**
COMBINÉS AUX
principes aromatiques du café, du cacao, de la vanille et de l'écorce d'orange

Le seul apéritif, le seul fortifiant, le seul fébrifuge, le seul reconstituant des forces épuisées, soit par le travail, soit par la maladie, soit par toutes autres cause débilitantes, dissimulant parfaitement, sous un goût exquis, la saveur amère de la substance médicamenteuse qui en fait la base principale tout en conservant ses principes actifs, le seul enfin justifiant cette maxime d'Horace :

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Celui-là atteint la perfection qui sait joindre l'utile à l'agréable.

**ENTREPOT GÉNÉRAL CHEZ L'INVENTEUR**
Pharmacie des Archers, rue Confort, 12, Lyon

DÉPOT DANS TOUTES LES PHARMACIES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
PRIX : 5 FRANCS
*Pour éviter les contrefaçons, exiger la signature : LÉON BERTRAND*
Expédition franco à partir de 6 bouteilles.

EN VENTE. — ANNÉE 1880

## ALMANACH DE LA GAZETTE DE PARIS

Splendidement illustré de 50 gravures fantaisistes et d'actualité.

On trouvera dans ce volume in-8, outre les pronostics pour **1880**, des pensées, des anecdotes et des récits historiques enrichis de portraits authentiques.

**PRIX : 30 Centimes**

DEPOT central à LYON, 1, rue de Jussieu; chez tous les libraires et marchands de journaux, et à

*L'Agence Générale de Publicité, rue Confort, 14, Lyon.*

## FARINE MEXICAINE

C'est un fait acquis à la science aujourd'hui, que toutes les maladies de poitrine sont guérissables par l'emploi de la **Farine Mexicaine** del doctor Benito del Rio de Mexico. Cet aliment est non-seulement le plus sûr, mais encore le plus agréable remède pour guérir : les maladies de poitrine, bronchites, catarrhes, maladies du larynx, phthisie pulmonaire tuberculeuse, maladies consomptives, vieux rhumes, anémie et épuisement prématuré.

S'emploie pour la nourriture des vieillards, des convalescents et des jeunes enfants. **Dix ans de succès et 100.000 malades guéris** le plus souvent alors qu'on les croyait perdus sans ressources, prouvent qu'on ne doit jamais désespérer.

La **Farine Mexicaine** se trouve à Tarare (Rhône), chez le propagateur **M. E. Barlerin**, pharmacien-chimiste, Lyon, pharm. **Farley**, 114, quai Pierre-Scize, et dans toutes les principales pharmacies, herboristeries, drogueries et épicerie de Lyon et de France.

**Mêmes maisons : Café Barlerin hygiénique de santé, stomachique et fortifiant; en boîtes de 500 grammes. Prix 3 francs.**

## AVIS AUX COMMERÇANTS ET INDUSTRIELS

Messieurs les Négociants et Industriels qui désireraient faire de la publicité dans le

## Théâtre-Bellecour

soit par TABLEAUX-AFFICHES, soit par les ANNONCES-PROGRAMMES, peuvent s'adresser pour tous *renseignements et abonnements*, à

**L'Agence de Publicité, V. FOURNIER, r. Confort, 14**

LYON — SEUL CONCESSIONNAIRE — LYON

**Pharmacie LANGLADE & AUGUET, rue Thomassin, 8.**

## NÉVRALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE

Guérison rapide et sûre par
la **Poudre Antinévralgique de G. Langlade**

## VÉRITABLE TOILE SOUVERAINE

Contre DOULEURS rhumatismales, PLAIES et BLESSURES
préparée par **VERRIÈRE**, pharm. à Lyon
*Rue St-Côme, 8, à l'OURS BLANC*
Prix 6 fr. le mètre (f°) contre mandat-poste. Exig. sur la toile le cachet Verrière. Dép. d. toutes les pharm.

**VOUS GUÉRIT** de la GOUTTE MILITAIRE invétérée, des écoulements récents ou des rétrécissements incurables? Demandez à **EYMIN**, à Vienne (Isère), France, l'*indication* de sa formule infaillible, il vous l'enverra gratis avec des preuves irrécusables.

## Compagnie générale D'AFFICHAGE

**V. FOURNIER, Directeur**
**14, Rue Confort, 14 — LYON**

## AGENCE GÉNÉRALE DE PUBLICITÉ V. FOURNIER

Insertions dans tous les journaux français et étrangers
**14, Rue Confort, 14. — LYON**

## GOUTTES JAVANAISES

*le plus sûr de tous les spécifiques*
CONTRE LES MAUX DE DENTS
DÉPÔT GÉNÉRAL
Pharmacie Léon BERTRAND
*rue Confort, 12, Lyon*
Détail dans toutes les Pharmacies
PRIX : **2** FRANCS.

**GUÉRISON RADICALE** et en peu de jours des maladies récentes ou anciennes, par les **Capsules QUET.**

Traitement facile à suivre en secret et même en voyage. — **Injection QUET hygiénique, préservatrice**, d'un effet assuré dans les cas chroniques qui auraient résisté à tout autre remède.

S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Ph. QUET, rue de la Préfecture, 5.

Même pharmacie : *Pommade souveraine pour les yeux.* Prix : 2 fr. — *Liqueur infaillible contre les maux de dents.* Prix : 2 francs.

## INCONTINENCE D'URINE DES ENFANTS

Guérison par le traitement du docteur **Beaufumé**, à Châteauroux (Indre). — *Gratis pour les pauvres.*

**CANCER Tumeurs Squirres et Ulcères.** — Guérison radicale sans *opération*, 25 ans de succès, contre les récidives ou suites d'opérations chirurgicales. — Le docteur **JAMIN** s'occupe spécialement de la curabilité de cette maladie réputée incurable, reçoit tous les jours, à sa maison de santé à **Vallard-Gaillard** (Haute-Savoie), à 5 kilomèt. de Genève. (*Affranchir*).